L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

SOIXANTE-ET-UNIÈME ANNÉE (7e Série)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

TOME SOIXANTE-ET-UNIÈME

(JANVIER à DECEMBRE 1951)

205
A516A
V.61

LANGRES
Imprimerie de l'AMI DU CLERGE, 4, rue Claude-Gillot

MCMLI

61e ANNEE (7e série) — N° 1 — 4 JANVIER 1951

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

A nos chers abonnés

En ce début de nouvelle année, notre pensée et notre prière se portent vers toute la grande famille de l'*Ami du Clergé*. Que nos collaborateurs veuillent bien recevoir, de nouveau, l'expression de notre vive reconnaissance : c'est à eux que notre revue doit toute sa valeur scientifique et toute son efficacité apostolique. Que nos fidèles abonnés, dont la confiance est notre récompense et notre stimulant, accueillent l'assurance d'un dévouement dont le seul but est de leur rendre service.

Nous pouvons sans présomption accueillir cette confiance ; car elle ne s'adresse pas à nos personnes, mais à l'esprit qui anime notre revue. Nos lecteurs savent que nous sommes attentifs à toute idée, à tout mouvement qui répondent à des nécessités nouvelles de notre époque, si puissamment brassée par des événements gigantesques ; ils savent aussi que pour tracer une ligne de conduite sûre nous nous attachons fidèlement aux directives de nos évêques et surtout du Pontife glorieusement régnant ; ils ont remarqué, et plusieurs nous l'ont dit, que telle Encyclique récente n'appelle aucune modification de la ligne doctrinale ou pratique qui a été la nôtre. Dans la vertu d'obéissance, les initiatives les plus hardies ont leur place ; elles sont fécondes et louables dans la mesure où elles assurent efficacement le succès des ordres donnés et la poursuite du but fixé par l'autorité responsable.

Notre courrier quotidien est un dialogue perpétuel entre nos lecteurs et nous. Ils nous expriment leurs désirs, leurs remarques, parfois leurs critiques : nous leur en sommes également reconnaissants. Cette correspondance nous montre avec évidence que la grande majorité du clergé est attachée profondément à son devoir sacerdotal, tel que vient de le définir Pie XII dans son Exhortation *Menti nostræ*. Sans négliger les besoins actuels des âmes, nos lecteurs portent avant tout leur attention sur leur sanctification personnelle et sur la fidélité qui doit être assurée au message divin avant toute adaptation, si opportune ou nécessaire qu'elle soit. Cet état d'esprit du clergé n'a pas besoin d'autre attestation que l'énoncé des questions auxquelles l'*Ami* donne réponse dans chaque fascicule — questions qui *toutes* émanent de nos lecteurs, traduisent leurs préoccupations et parfois leurs angoisses. — Encore faut-il ajouter que notre revue ne répond publiquement qu'à une partie infime des interrogations qui nous sont envoyées et que le plus grand nombre de celles-ci reçoivent satisfaction par lettres particulières où nos collaborateurs assument un travail supplémentaire parfois très lourd, mais extrêmement utile et d'autant plus méritoire qu'il demeure ignoré du public.

C'est ainsi que nous comprenons notre rôle d'amis du clergé. Que nos chers abonnés et lecteurs, mesurant l'écart qui subsiste entre de telles responsabilités et la faiblesse humaine, même soutenue par notre bonne volonté et leur confiance, veuillent bien nous accorder le réconfort de leur prière. Appuyés sur elle nous aborderons sans pusillanimité une nouvelle année de labeur, espérant que la bénédiction de Dieu la rendra féconde pour sa gloire et pour le bien des âmes sacerdotales.

Langres, le 2 janvier 1951.

A. Rozier. F.-M. Catherinet.

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'intelligence cellulaire. — II. Nos missions en 1950. — III. Les griefs de l'Eglise russe contre Rome. — IV. Le drame des enfants grecs. — V. Le télescope du mont Palomar. — VI. L'Europe et sa culture. — VII. La politique étrangère des Etats-Unis. — VIII. Le Congrès de Psychiatrie de Paris. — IX. Les idées de Thomas Mann. — X. Stanley-le-Solitaire. — XI. L'épopée missionnaire des Oblats de Marie Immaculée.

I

Nous n'avons pu faire entrer dans notre dernière Causerie l'importante étude de M. le professeur Charles Richet, intitulée *L'Intelligence cellulaire, Essai de Biologie générale*, dans *La Revue des deux mondes* du 15 octobre 1950. Il y a là des constatations et des conclusions qu'il ne faut pas négliger, en cette époque de « matérialisme dialectique », soi-disant scientifique. C'est un savant, en effet, qui nous présente ses observations personnelles et les réflexions qu'elles lui inspirent.

« L'homme est fier de son intelligence », dit-il Mais « l'homme est un être double ». Il y a l'homme conscient, l'homme qui sent, juge, compare, ordonne, raisonne ; et il y a l'homme « végétatif », doué de sensations viscérales non-percep-

25317

tibles par les centres supérieurs. Il y a, d'une part, l'âme raisonnable et, d'autre part, la « machine animale » de Descartes. A l'âme seule l'opinion commune attribue l'intelligence, mais, dit M. Richet, cette opinion est trop simpliste, et il pose le problème suivant : N'y a-t-il pas dans le mode d'activité de nos tissus des manifestations d'intelligence, indépendantes de la conscience claire que nous possédons de notre vie intellectuelle supérieure ?

Mais d'abord, qu'est-ce que l'intelligence ? — Selon Littré : « *L'intelligence, c'est la faculté de comprendre.* » Et cette faculté comporte trois éléments : la mémoire, le jugement, la création.

Or, nous découvrons quelque chose qui ressemble à tout cela dans les plus humbles manifestations de la vie.

1° Chez les êtres *monocellulaires*, par exemple les paramécies : toujours et partout, elles cherchent ce qui leur est favorable et fuient ce qui leur nuit. On appelle cela le chimio-tactisme positif. Mais cela peut s'appeler aussi : instinct de conservation, et c'est une forme mineure d'intelligence. Bien plus, ces êtres monocellulaires ont de la *mémoire*, ou quelque chose qui y ressemble. A-t-on assez parlé de ces microbes qui ayant échappé à un antibiotique quelconque, conservent leurs chances de survie, en s'adaptant, si bien que les antibiotiques ne tuent plus leurs descendants ! C'est le cas notamment des amibes dysentériques traités par injection d'émétine, mais, qui, ayant échappé à l'action de ce traitement, sont désormais invulnérables. « Un être intelligent, ayant le choix des moyens, écrit M. Richet, pourrait-il se défendre mieux que ce médiocre protozoaire ? » De même, le bacille lactique s'adapte à des températures et à des toxiques, par exemple au formol dilué, de façon à échapper à l'action de doses qui le tueraient sans cette adaptation. Conclusion : « Le Bacille lactique, le Trypanosome, etc., ont une certaine mémoire. Les êtres monocellulaires savent s'adapter. »

2° Il en est de même des êtres pluricellulaires. « Il est des tissus qui ont une certaine mémoire. »

« L'exemple typique nous est fourni par l'excitation des cellules médullaires. Portons une excitation très faible sur ces cellules. Pas de réponse. Mais répétons une excitation de même intensité cinq, huit, dix fois, finalement il y aura une réponse. *C'est l'addition latente des excitations* (souligné par l'auteur). La cellule médullaire se rappelle l'excitation portée une ou deux secondes auparavant, ce qui implique une mémoire qui, pour être de courte durée, n'en est pas moins réelle. »

Mais il y a beaucoup mieux. Dans les deux phénomènes d'immunité et d'anaphylaxie, autour desquels gravite la Pathologie générale, que remarque-t-on ? Un fait de mémoire durant toute la vie et parfois transmissible ! Ainsi un enfant a eu la typhoïde en 1900. Devenu homme, il s'en souviendra encore en 1950, puisqu'il est immunisé ! « Il est absurde de penser que les anticorps formés 50 ou 60 ans auparavant ont persisté. Ce qui demeure, c'est le souvenir humoral ou cellulaire de l'agression d'antan. »

D'autre part, les phagocytes, globules blancs chargés de détruire les germes pathogènes, présentent la faculté de *discernement*.

Et ces *anticorps*, dont nous venons de parler, ne sont-ils pas une autre manifestation d'intelligence, et même une *faculté de création* ?

« Au maximum cette intelligence des tissus et des cellules se manifeste dans la défense de l'organisme, car presque toujours nous observons une *adaptation* remarquable. »

L'exemple le plus simple est celui des cellules insolées, qui se *brunissent*, dans un but évident d'autodéfense. Les grains de pigmentation ainsi formés préservent le derme de brûlures plus profondes. Autre exemple : essayez de manger de la viande gâtée. Première barrière : l'odeur provoquant le dégoût olfactif — un dégoût intelligent, certes ! Deuxième barrière : dégoût gustatif, si nous avons passé outre à l'olfactif, et nausée. Troisième barrière : si nous avons avalé, soulèvement indigné du nerf gastrique et vomissement. Quatrième barrière : si l'aliment nocif a pénétré jusque dans l'intestin, diarrhée violente pour l'expulser au plus vite ! Donc quatre lignes de défense ! Est-ce assez frappant d'intelligence et, comme on aurait dit jadis, de *finalité* ?

« Injectons des germes de virulence moyenne à un animal. Immédiatement, chaque organe concourt à la défense : défense mobile avec les phagocytes, défense fixe du tissu réticulo-endothélial qui arrête les germes, défense chimique grâce à la formation d'anticorps, éviction des germes par le rein, l'intestin, la vésicule biliaire, et ainsi sont vaincues la plupart des maladies infectieuses. »

Et, dit M. Richet, ces exemples pourraient être multipliés. Depuis soixante ans, ce fut l'une des gloires permanentes de l'école française de physiologie de prouver qu'à toute attaque — sauf le cas de virulence extrême — correspond, dans l'organisme, une parade, une riposte parfaitement adaptée de l'organisme. Cela servait même d'hypothèse de recherche, car à toute attaque, on recherchait la parade, avec la certitude de la trouver !

« Certes, il y a des cas où la défense de l'organisme ne s'effectue pas ; d'autres, en particulier si l'attaque est trop brutale, où elle est inopérante ; d'autres, enfin, où elle dépasse le but, mais tous les êtres vivants luttent pour ne pas être détruits. C'est une loi absolue. »

Et non seulement ils luttent, mais ils luttent *intelligemment*, on oserait dire *plus intelligemment* que ne le ferait l'*intelligence humaine* laissée à ses propres moyens !

« Elle (cette intelligence) semble aussi développée chez les animaux, même ceux qui nous paraissent stupides, que chez l'homme, fût-il de génie. »

Conclusion : comment expliquer cet ensemble immense de faits, qui constituent toute la physiologie ? Par le hasard ? C'est absurde, car le hasard n'est rien. Par une force physique ? Il n'en est aucune qui puisse s'adapter de manière aussi souple à toutes les circonstances. Non, il faut que cette intelligence inconsciente soit le fruit d'une intelligence supérieure.

« Tout démontre que, dans cette Force primordiale, d'où est issu le monde et d'où nous procédons, entre un élément autre que strictement matériel. Sous une forme plus précise : « *Au début était une Force intelligente !* » (C'est l'auteur qui souligne).

Sans doute, le mot « intelligent » est employé ici faute d'un terme meilleur, car il est entaché d'anthromorphisme, — les théologiens admettent bien que nos mots ne s'appliquent à Dieu que dans un sens « analogue ». — Et voici la profession de foi du professeur Richet :

« Et alors, logiquement, on est amené à se rallier à l'hypothèse des plus grands philosophes actuels — Bergson par exemple — et des savants que sont ou que furent Charles Nicolle (il adopta cette théorie à la fin de sa vie), Carrel, Lecomte du Nouy, Rouvière, pour ne citer que des contemporains et de langue française. On arrive à une conception de la Création suivant un plan préétabli, donc à un Etre ou à une Force supérieure à tout ce que nous pouvons imaginer. Cinquante années d'études biologiques poursuivies, croyons-nous, en ayant fait table rase de tout préjugé (au sens étymologique du mot) nous ont conduit à cette conception, nous n'hésitons pas à le dire, religieuse... Elle nous paraît prouvée par le raisonnement scientifique. »

Et notre auteur ajoute avec toute l'autorité qui s'attache à sa science :

« Le hasard, l'instinct et l'automatisme, les lois de la sélection et celles d'évolution ou d'hérédité, le transformisme et la mutation brusque ou progressive, quelque efficientes qu'on les admette d'une part, les lois physico-chimiques de l'autre, même en sachant que nous en ignorons peut-être les plus importantes, ne peuvent expliquer ce miracle qu'est la vie, ce plus grand miracle qu'est le maintien de la vie. Bichat a défini la vie : « la lutte contre la mort ». Allons plus loin, « c'est une lutte *intelligente* contre la mort », lutte poursuivie par chacune de nos cellules. »

Et nous ne soulignerons cette déclaration que d'un mot : combien cette merveilleuse Providence installée, pour ainsi dire, dans chacune des cellules de notre corps, et présidant, par des lois admirables, au maintien de notre vie, doit nous être chère ! Comme elle nous parle de la bonté et de la « paternité » de notre Dieu ! Combien elle mérite notre foi, notre confiance, notre amour ; et combien elle nous prépare à comprendre les attentions de ce grand Dieu pour notre âme immortelle, attentions qui se traduisent par ces mots : Révélation primitive, Prophétisme séculaire, Incarnation du Christ, divin Evangile, institution d'une Eglise indéfectible et infaillible !

Tout se tient, de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, non par une exigence proprement dite, mais par une harmonie grandiose et indéniable, ce que la théologie appelle des « convenances supérieures ». Que nous sommes loin, grâce à Dieu, du « matérialisme dialectique » !

II

Par une rencontre qu'explique peut-être l'occurrence du dimanche consacré aux Missions, les deux revues *Ecclesia*, l'une espagnole, l'autre française (Daniel-Rops), ont traité le même sujet : *l'état actuel des missions catholiques dans le monde*. L'article de la revue française (novembre) est intitulé *Missions 1950* et a pour auteur le R.P.U. Milliez, S. J. Dans la revue espagnole (21 octobre) le titre est un peu mystérieux : *L'Empereur est descendu de son autel* et la signature est celle de José-Maria Perez Lozano. Mais il s'agit bien aussi comme l'indique le sous-titre de « *l'Eglise missionnaire en 1950* ». Et nous apprendrons, au cours de notre lecture, que cet empereur descendu de son autel est tout simplement le mikado, qui a cessé d'être une divinité, pour les Japonais.

Il est incontestable que les 25 dernières années ont vu une merveilleuse croissance des missions catholiques.

« En ces vingt-cinq ans, écrit M. Lozano, le travail missionnaire de l'Eglise a été gigantesque. »

Et pourtant les ombres ne manquent pas au tableau. En Europe, des chrétientés florissantes ont disparu derrière le Rideau de fer. Les évêques, les prêtres, les fidèles sont soumis aux persécutions les plus atroces. Il y a des centaines de prisonniers, auxquels nous ne pouvons penser sans un serrement de cœur et pour lesquels, chaque jour, nous avons le devoir impérieux de prier ! En Asie, les missions de Chine subissent les brimades variées du régime communiste. Il faut noter encore que certains pays demeurent obstinément fermés à l'Evangile : la Turquie, l'Arabie, l'Afghanistan, sans parler du Thibet, qui vient de passer ou qui va passer aux mains du communisme chinois, et le Turkestan. C'est la loi établie par Dieu et promulguée par son divin Fils, que l'Eglise doit, en tout temps, connaître la persécution et la lutte, tantôt ici et tantôt là. Ce n'est que dans la Jérusalem céleste que nous connaîtrons la paix parfaite et qu'il n'y aura plus « ni deuil ni douleur ».

Mais il y a pour le cœur du Souverain Pontife, quand il contemple la carte des missions catholiques, de belles consolations. La principale, nous l'avons dit ici même, lui vient d'Afrique.

« Nous assistons là, écrit le P. Milliez, à un mouvement de masse vers l'Eglise. Le souffle de la grâce passe sur le continent noir. On a même dit qu'en certaines régions l'Esprit-Saint soufflait en tempête ou en tornade. Les termes ne sont pas trop forts et les missionnaires peu nombreux se désespèrent de la tâche immense qui accable leurs bras. »

De fait les statistiques ont quelque chose de triomphal. L'Ouganda, célèbre par les martyrs que béatifia Benoît XV, ne comptait que 120.000 chrétiens en 1920. Ils sont 1.171.000 en 1949. La grande île de Madagascar est passée de 260.000 catholiques en 1920 à 692.900 en 1949. Mais le record des conversions appartient au Ruanda-Urundi, passé de 26.000 à 1.053.800 ; au Cameroun, de 30.000 à 514.000 ; au Congo belge, de 500.000 à 2.908.000. Au total, l'Afrique noire qui ne comptait que 2 millions de catholiques, en 1920, en a aujourd'hui 13.400.000, soit largement six fois plus.

« Le fétichisme et l'animisme, conclut le P. Milliez, religions des peuples primitifs, disparaissent devant le christianisme ; certains missionnaires vont même jusqu'à penser qu'avant un siècle, l'Afrique non-musulmane sera chrétienne. »

Et que l'on ne s'imagine pas qu'il s'agit ici d'un catholicisme en surface et d'une foi au rabais, pour ainsi dire. S'il est arrivé jadis que l'on baptisait les païens un peu hâtivement, il n'en est plus de même aujourd'hui.

Je lis dans la revue *Hommes et Mondes* de novembre 1950, un article du R. P. Lelong, intitulé *Escales en Patagonie*. On y parle des merveilles accomplies, dans ce pays désolé, par les missionnaires salésiens. Mais on y raconte aussi comment

l'illustre Magellan passa en ces lieux, en l'an 1520, et ce qu'on fit à l'égard d'un Patagon géant qui vint voir les étrangers :

« Cet homme, dit la relation, était plus grand et mieux fait que les autres ; il avait aussi les manières plus douces, il dansait et sautait si haut et avec tant de force, que ses pieds s'enfonçaient de plusieurs pouces dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison dominicale, etc.... ce qu'il parvint à faire — sans comprendre, semble-t-il — aussi bien que nous, mais d'une voix très forte. Enfin (*sic*) nous le baptisâmes, en lui donnant le nom de Jean. Le capitaine-général (Magellan) lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet, d'un miroir, d'un peigne, de grelots et autres bagatelles. Il retourna vers les siens en paraissant fort content de nous. »

C'était là, de toute évidence, une conversion bien superficielle. Mais si l'on veut avoir une idée du degré d'élévation spirituelle et intellectuelle, auquel sont parvenus, au moins dans l'élite, les nouveaux catholiques du monde noir, qu'on lise le sermon donné à Notre-Dame de Paris, le 4 juin 1950, par Son Exc. Mgr Ignace Ramarosandratana, vicaire apostolique de Miarinarivo, à Madagascar, en présence des pèlerins d'Afrique française, venus à Rome pour l'Année Sainte. Il a été publié in-extenso, dans *Ecclesia* de novembre et nous pouvons dire qu'un tel sermon, par la justesse du ton, par la ferveur des sentiments, par la hauteur des pensées, par l'élégance du style, par je ne sais quoi de sobre et d'émouvant tout ensemble, peut passer pour une sorte de chef d'œuvre. Qu'il nous suffise d'en citer ici un court passage :

« Simple vicaire apostolique du modeste vicariat de Miarinarivo, à Madagascar, j'ai été profondément touché et quelque peu effrayé d'avoir été choisi pour parler au nom des chrétiens d'Afrique, en cette impressionnante réunion. Il me semble que je fais un rêve quand j'entends ma voix, la voix d'un enfant de Madagascar, dont la famille va compter en 1961, tout juste cent ans de christianisme, résonner sous ces voûtes, devant les enfants de la fille aînée de l'Eglise. Mais si ma voix a pu vous paraître hésitante, elle ne tremblera pas pour dire le merci des catholiques de la France d'outremer... ».

Et comment omettre cette partie de la péroraison ?

« Pèlerins de Rome, nous restons les pèlerins de la vie. Nous allons repartir vers nos lointains territoires, reprendre le labeur quotidien. Dans nos yeux éblouis, nous emportons l'image de tant de merveilles. Dans nos âmes brûle un amour plus fort pour le Souverain Pontife et pour l'Eglise. Nous nous unissons aux intentions de Notre Saint-Père le Pape, en n'ayant qu'un esprit et qu'un cœur avec Lui. Ses intentions nous les connaissons : ce sont la sanctification des âmes, le soulagement de toutes les misères physiques et morales et, surtout, la paix entre les hommes. Pensons avec le Pape, prions avec le Pape. »

Ce sont là de beaux accents. Et l'on se prend à penser avec Daniel-Rops, qui, dans le même numéro de sa revue, nous parle du prodige de l'apostolat parti d'Irlande, au VI^e siècle, alors qu'elle venait à peine d'être convertie elle-même :

« Qui sait si ce n'est point à un rôle analogue que sont promises les chrétientés indigènes actuellement en formation dans les continents noir et jaune ? Rapporter l'Evangile à un Occident qui l'a perdu ? »

Terminons ces aperçus trop brefs par quelques chiffres éloquents. En 1918, on comptait, en terre de mission, 9 millions de catholiques, dans tous les pays du monde. Ce chiffre était passé à 22 millions en 1939 et il est actuellement de 28, donc plus du triple. Sur ces 28 millions, près de la moitié sont en Afrique noire. Mais il y en a aussi 5 millions dans l'Inde, au lieu de 3, il y a vingt-cinq ans, et un peu plus de 3 millions en Chine, au lieu de 2. Le nombre des prêtres indigènes a exactement doublé, passant de 3.581 en 1918, à 7.163 en 1939. Mais il ne cesse d'augmenter, car en 1950, il y en a 8.500 et l'on compte 18.000 séminaristes petits et grands. La hiérarchie indigène a pu prendre la direction de 66 circonscriptions ecclésiastiques.

Ces chiffres sont très encourageants et il faut que nos prières assidues, ainsi que nos aumônes aident de plus en plus nos chers missionnaires.

III

Nous avons enregistré, il n'y a qu'un instant, les belles paroles d'un évêque malgache au sujet des hautes intentions de charité, de dévouement et de paix qui animent la papauté envers l'humanité tout entière. Il n'en est que plus douloureux de rencontrer des vues très différentes chez les représentants qualifiés d'une grande Eglise-sœur : on comprend qu'il s'agit de l'Eglise russe. Nous venons de recevoir, en effet, le n° 1-2 de la Revue *Russie et chrétienté* (janvier-juin 1950). Cette revue fort bien documentée et animée d'un esprit de conciliation et de rapprochement indiscutable, est obligée de constater que les rapports du monde orthodoxe russe et du catholicisme romain ne se sont pas améliorés, ces derniers temps.

« Dans l'abondante documentation renfermée dans les pages de cette Revue, y lisons-nous dès les premières lignes, une des choses qui frappera particulièrement le lecteur, c'est, en même temps qu'une attitude toujours plus obséquieuse de l'Eglise patriarcale de Moscou à l'égard du pouvoir soviétique, une attitude toujours plus hostile — voire plus agressive — vis-à-vis de l'Eglise romaine... »

N'avions-nous donc pas assez des malentendus séculaires, des discussions d'ordre théologique et disciplinaire qui ont divisé les deux grandes branches de la chrétienté, depuis 1054 ? Pourquoi faut-il que s'y ajoutent des calomnies atroces telles que celles qui sont jetées par nos frères russes contre notre très aimé Pontife, le pape Pie XII ? Quand des accusations mensongères nous viennent du camp communiste, nous pouvons nous contenter d'en avoir pitié et de redire la parole du Christ en croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » Mais quand les voix accusatrices sont des voix chrétiennes, des voix qui prononcent dans leur langue les mêmes prières que nous, la même Oraison dominicale, qui usent des mêmes sacrements, qui professent, sauf quelques divergences encore mal éclaircies, la même foi, qui lisent et méditent le même Evangile, quelle affliction pour nos cœurs, quel déchirement au sein du grand Corps mystique de Notre-Seigneur, quelle tristesse de voir s'éloigner le bel idéal : un seul Troupeau et un seul Pasteur !

Dans ce numéro de *Russie et Chrétienté* que nous analysons, la première *Chronique* est consacrée par C. J. Dumont, à la date du 31 juillet 1950, à *l'Attitude de l'Eglise patriarcale à l'égard de l'Eglise romaine*. Nous avons cité, ici même, des textes de la *Revue du Patriarcat de Moscou*, dont la teneur était violemment hostile à l'Eglise catholique. M. Dumont constate que les choses n'ont pas changé.

Il existe, sans doute, des divergences doctrinales et disciplinaires. Un article d'Aïsavov, en 1945, en dressait une fois de plus la liste, que nous devons avoir présente à l'esprit :

a) le *Filioque* ;

b) le baptême par infusion, qui se serait introduit au XIVe siècle ;

c) l'usage des azymes, remontant au XIe siècle ;

d) la communion sous une seule espèce (IXe siècle) ;

e) la consécration par les paroles du Seigneur et rejet de l'épiclèse ;

f) le purgatoire, les indulgences, la pleine rétribution des âmes après la mort dès avant le Jugement dernier ;

g) l'Immaculée-Conception (1854) ;

h) la Primauté et l'Infaillibilité du Pontife romain (Conc. du Vatican, 1870).

Certainement, on doit y ajouter le dogme de l'Assomption de Marie, défini le 1er novembre 1950.

Mais, en fait, remarque M. Dumont, cette polémique purement doctrinale n'a guère retenu l'attention du concile de Moscou de 1948. La *Revue du Patriarcat* n'essaie pas de publier des études d'histoire et de théologie, sur les points controversés, d'exposer les arguments du côté catholique et d'y opposer ceux des orthodoxes. Ce serait naturel et nos savants et érudits pourraient répondre. La discussion, animée de sincérité, éclairée de vraie science, pénétrée du désir de l'unité voulue par le Christ, pourrait se dérouler et aboutir à un résultat de compréhension mutuelle. Au lieu de cela, le plus souvent ce sont des attaques massives, blessantes, injustes, auxquelles on ne peut malheureusement opposer qu'une dénégation affligée et indignée.

Par exemple, « la primauté est d'emblée identifiée avec une soif coupable de pouvoir et de domination ». Le « pouvoir temporel » même réduit à la possession du Vatican, est représenté comme la volonté anti-chrétienne de faire de l'Eglise « un royaume de ce monde » :

« Le système capitaliste a permis, en effet, au Vatican de s'assurer une puissance d'une autre sorte, à savoir les immenses capitaux qu'il détient. Si autrefois les papes, comme souverains temporels, étaient amenés à contracter des alliances militaires avec les nations voisines et à guerroyer contre d'autres, aujourd'hui, par le souci de faire fructifier ses capitaux, le Vatican se trouve engagé, comme un indéfectible allié, dans la défense des intérêts des puissances capitalistes. »

Ce thème est un lieu commun de la polémique bassement anti-cléricale, depuis bien des décades, mais il est présenté, par l'Eglise orthodoxe, sous un angle nouveau, que les anticléricaux n'ont garde d'utiliser, mais qui doit faire impression sur des croyants : à savoir comme un attentat contre l'esprit de l'Evangile.

« Le système romain désigné sous le nom de « papisme », y est purement et simplement qualifié d'anti-chrétien. »

De même, sous prétexte que Jésus a dit : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! l'Eglise orthodoxe fait un grief à l'Eglise romaine de s'occuper de doctrine sociale. Cela, dit-elle, regarde l'Etat. L'Eglise n'a pas à se mêler de ce que fait l'Etat, elle n'a pas à le critiquer, à le conseiller, à le guider. « A l'Eglise, le spirituel et rien que cela, à l'Etat tout le reste ! »

Nous connaissons cela : c'est la doctrine de l'étatisme et du laïcisme intégral : les curés à la sacristie ! En ce cas, l'Eglise patriarcale serait plus logique si elle renonçait à ses attaques contre le capitalisme : c'est en effet de la politique ! Elle n'avait pas même à condamner l'hitlérisme : c'était de la politique au même titre que le stalinisme...

En ce moment, le communisme mondial cache ses visées de domination universelle, sous une propagande effrénée en faveur de la paix. Cette propagande, c'est de la politique au premier chef. Fidèle donc à sa maxime : le spirituel et rien autre chose, l'Eglise de Moscou devrait s'abstenir, garder le silence, se confiner dans la prédication évangélique. Il n'en est rien, hélas ! et voici un passage du discours prononcé par le métropolite Nicolas de Kroutitzy, au Congrès pan-soviétique, de Moscou, pour les partisans de la paix, en août 1949 :

« L'Eglise orthodoxe russe, tout en étant animée de sentiments de charité à l'égard des masses croyantes de l'Eglise catholique, ne peut passer sous silence les actes du groupe d'hommes qui, ayant usurpé pouvoirs et droits dans cette Eglise, inspirent tant idéologiquement que concrètement l'hystérie militaire de notre époque. Tout au long de la deuxième uerre mondiale, aucune voix ne se fit entendre du haut du trône pontifical, pour protester contre les bourreaux de l'humanité, ni pour défendre ceux qui furent, par millions, tués, torturés, emprisonnés, pendus, fusillés, supprimés dans d'horribles « chambres de mort ». Cette voix ne s'éleva qu'une fois : ce fut lors du jugement des assassins, et pour défendre ceux-ci ! A l'heure présente, le chef de l'Eglise catholique, aveuglé par une haine séculaire contre les orthodoxes, et tout particulièrement à l'endroit des Slaves, et parmi ces derniers, au plus haut point, à l'égard des hommes soviétiques russes, cet ennemi juré de toujours de l'Union soviétique, est ouvertement entré dans le sombre camp des incendiaires d'un nouveau feu. Le monde entier le connaît comme un agent de l'impérialisme américain. Nous estimons qu'ils foulent aux pieds d'une manière sacrilège les fondements mêmes du christianisme, ces représentants suprêmes du catholicisme, que nous voyons mettre sans vergogne la religion chrétienne au service des intérêts de classe des dirigeants capitalistes d'Europe et d'Amérique, dans le but de coopérer à l'oppression et à l'exploitation des masses laborieuses, comme aussi au déclenchement d'une nouvelle tuerie sanglante. Son visage anti-chrétien, le Pape de Rome l'a tout récemment montré dans toute sa hideur spirituelle, lorsqu'il a promulgué son décret d'excommunication frappant les communistes et leurs sympathisants, décret qui est en contradiction radicale avec les fondements évangéliques de l'enseignement chrétien et qu'enfanta la haine féroce du chef de l'Eglise catholique romaine » [1].

[1] Soulignons que le Souverain Pontife, au lendemain de la proclamation du dogme de l'Assomption de Marie, le 2 novembre 1950, protesta solennellement, devant tous les cardinaux et évêques présents à Rome, contre cette accusation abominable. Voir *Documentation catholique* du 19 nov., col. 1497.

« Nous nous excusons, dit M. Dumont, de citer textuellement ces paroles, tant elles sont violentes.» Et il ajoute, en note, qu'on ne peut s'expliquer de telles accusations sur les lèvres d'un homme tel que le métropolite Nicolas, dont les sermons régulièrement publiés par la *Revue du Patriarcat de Moscou*, et quelques-uns même en volume, sont toujours « d'une si haute et si pure inspiration chrétienne ».

En vérité, il y a là un mystère qui nous échappe. Et l'on en vient toujours au mot douloureux du divin Crucifié : « Ils ne savent ce qu'ils font ! » Sous une forme désabusée, l'Ecclésiaste avait dit :

Ce qui est courbé ne peut se redresser
Et ce qui manque ne peut être compté,

et le second vers avait été traduit en latin : *Infinitus est stultorum numerus !* (Eccle., I, 15).

Ne nous lassons pas cependant de prier pour l'unité des Eglises et en attendant l'unité, pour la charité mutuelle !

IV

Depuis les *Orientales*, il y a dans ces trois syllables : *l'enfant grec*, on ne sait quelle sonorité magique : des vers éloquents remontent à la mémoire :

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois ?...
Que veux-tu : fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles !

Ce ne sont plus les Turcs, de nos jours, qui sont les bourreaux des enfants grecs. L'une des plus atroces tragédies dues à la cruauté inhumaine des communistes, avec celle des pauvres religieuses dont nous avons cité l'appel déchirant, avec celle de l'admirable cardinal Mindzenty, c'est celle des *enfants grecs*. Durant des mois, nous avons pu entendre, chaque mercredi, la voix émue de Paul Ladam, à la radio de Lausanne, plaidant leur cause et racontant les efforts inouïs de la Croix-Rouge helvétique, pour obtenir que ces 28.000 enfants ravis à leurs foyers, à leurs parents, à leur patrie et à leur foi, soient enfin rendus à la liberté. Efforts demeurés vains et appels tombant dans le silence méprisant et insolent des tortionnaires !

Ravisseurs d'enfants ! Il fallait que cette honte, que cette ignominie, que cette tare soit attachée au nom des communistes.

Un observateur impartial, Michel Droit, l'un des reporters de la Radio nationale française, a voulu aller sur les lieux, se rendre compte par lui-même de ce qui s'est passé en Grèce, de ce qui s'y passe encore. Il nous raconte ses constatations dans la revue *Hommes et Mondes* de novembre 1950, sous le titre : *La Tragédie des Enfants grecs*.

« Dans les rues d'Athènes, écrit-il, de Salonique, de Janina, les silhouettes endeuillées des femmes disparaissant sous leurs voiles noirs... rappellent à chaque pas (le calvaire de cette nation). Le visage grave des soldats de vingt ans, cette expression en même temps lasse et orgueilleuse qu'on découvre dans leurs yeux, l'usure de leur uniforme dont on peut voir la trame, tout cela sent le combat encore proche, l'incendie à peine éteint, l'appel des ultimes réserves, le recours aux dernières énergies pour en finir coûte que coûte. »

N'oublions pas que si la France a perdu un peu plus de 500.000 hommes durant la dernière guerre, la Grèce en a perdu autant, alors qu'elle n'a, elle, que 7 millions d'habitants !

Le grand problème de l'heure, en Grèce, comme en France, était celui de l'amnistie. Mais comme il est difficile d'oublier, d'éponger une bonne fois le passé et de refaire l'unité nationale !...

« Oublier, dit encore Michel Droit, voilà précisément ce qui est difficile. La gauche le préconise pour rallier à elle les anciens communistes graciés. Le centre hésite. La droite se raidit. Comment dans certains actes de la tragédie grecque, séparer justement l'acteur du simple comparse ? »

On avait dit à Michel Droit qu'en allant en Grèce il lui faudrait voir l'île de Makronissos. Il y trouverait, à l'égard des communistes, lui affirmait-on, à peu près les méthodes « concentrationnaires nazies ». Il y alla donc, mais les détenus politiques de l'île venaient d'être dirigés sur des villages de terre ferme, où peu à peu, a-t-on promis, ils seront rendus à la vie libre et normale. Il ne restait plus à Makronissos que des prisonniers de guerre, en voie de « rééducation ». Michel Droit demanda à son guide le sens exact de ce mot, surprenant pour lui au premier abord :

« Notre méthode, lui répondit-on, est pourtant fort naturelle et très humaine. Nous demandons au sujet considéré de signer trois lettres adressées l'une à son pope, l'autre à l'instituteur de son village, la troisième à sa famille. Dans ces lettres, il condamne en général toutes les doctrines ayant inspiré la guerre civile, de même que les raisons et les procédés de celle-ci... Lorsque nous estimons qu'il est sincère dans sa réprobation ou qu'il l'est devenu, nous le libérons. »

En somme, ce serait à peu près comme si, derrière le rideau de fer, l'on n'exigeait rien d'autre des détenus politiques que de signer « l'appel de Stockholm » ! Il est vrai qu'en Grèce, il arrive souvent que l'homme libéré, voire « rééduqué » est massacré par ses concitoyens avant d'arriver au village, tant les rancunes sont encore vivantes et terribles.

Quelle est donc la cause profonde de cet acharnement ? Nul doute que ce soit avant tout « la tragédie des enfants grecs ». Cela, les parents ne peuvent l'oublier, d'autant plus que leurs enfants ne leur sont toujours pas rendus.

« ... L'horreur des méthodes employées dans cette guerre civile par les hordes communistes, dit M. Droit, existe encore. Il n'est pour s'en rendre compte que d'aller en Epire, en Thrace, en Macédoine, et de voir le drame impensable des enfants volés. Ils sont ainsi 28.000 garçons et filles à avoir été arrachés par les partisans à leurs familles au cours des razzias. Aujourd'hui, on ne sait plus rien d'eux, sinon qu'ils se trouvent — les survivants au moins — dans des camps au-delà du rideau de fer, en Roumanie, en Bulgarie, en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Yougoslavie aussi. Mais le silence et le mystère planent sur ces camps.

— Amnistier ? Peut-être et dans certains cas, m'a-t-on souvent répété en Grèce. Mais comment oublier quand il y a eu « tout ça » ?

Et c'est donc « tout ça » que Michel Droit a voulu voir de ses yeux. Et il déclare :

« Si je ne l'avais pas vu, jamais je n'aurais voulu y croire. »

Arrivé par avion à Janina, il y est reçu par le général Tsakarolos, commandant la région.

— « L'Epire, lui dit-il, fut la province la plus touchée par les rapts... Dix mille enfants disparus sur les vingt-huit mille qui nous furent enlevés au total... Les méthodes ? Toujours les mêmes : descente en force sur un village désarmé, meurtres, incendies, pillage, terreur... Allez sur place et vous verrez ! »

Il arrive au village de Delvinakion ravagé par la guerre et en ruines, où il est reçu par le maire, qui est aussi l'instituteur et parle bien le français : Démosthène Dallas.

« C'est dans la nuit du 27 au 28 novembre 1947, raconte-t-il, que cela s'est passé. Ils sont arrivés de la montagne et ont mis le feu aux maisons. Tous les habitants ont été surpris. Très peu ont pu fuir. Il n'y avait évidemment aucun soldat pour nous protéger, car Delvinakion ne présentait pas d'intérêt stratégique et l'armée était pauvre en effectifs... Alors, en prenant leur temps, ils ont fusillé 15 hommes. Moi-même, je ne leur ai échappé que par miracle au moment où j'allais être mis au mur. Ils ont tué dix enfants à coups de couteau et en ont emmené quarante avec eux en se retirant... »

Le peu d'enfants qui avaient échappé ont été mis en lieu sûr à Janina, en sorte qu'il n'en reste plus dans le village.

Mais le bruit s'est répandu dans le village qu'un enquêteur français vient d'arriver. « Les femmes sont sorties des maisons en ruines. Elles sont là sur la place, figées, les yeux hagards, serrées les unes contre les autres, dans leurs voiles noirs. » Et alors, entre ces femmes et Michel Droit, se précipitent les lamentations déchirantes :

— Ils ont pris mes deux filles de 12 et 14 ans, murmure l'une d'elles. Ils m'ont assommée et me les ont arrachées des bras.

— Moi, ils m'ont pris mon fils. Il avait six ans. On l'a retrouvé deux jours après, mort, dans la montagne. Ils lui avaient coupé les deux pieds...

— Moi, une fille de 15 ans, déshonorée et qui est morte là-haut...

— Moi, mon fils...

— Moi, mes trois enfants...

Des prénoms jaillissent : Lisimaque, Apoxiomène, Loannis, Liska, Maria... Des bouches se tordent au milieu des visages fanés, des larmes se glissent le long des rides brunes et je suis là, immobile, incapable de prononcer un mot, de trouver une phrase d'espoir.

— Qu'on nous prenne nos maisons, qu'on nous prenne nos troupeaux, qu'on nous prenne tout ce qui nous reste, mais qu'on nous rende nos enfants... Monsieur, Monsieur, faites quelque chose pour nous !...

N'est-ce pas déchirant ? *Rachel plorans filios suos !* Serait-ce sur Hérode que les communistes ont pris exemple ? Michel Droit ne cache pas l'horreur qui l'étreint et il écrit :

« Celui qui a vu Dachau, Oradour-sur-Glane, celui-là n'a pas tout vu dans le domaine de l'horrible, s'il n'a pas vu un village sans enfants, un village où il n'y a plus dans les rues un seul cri d'enfant, un seul rire d'enfant, où il n'y a plus que des mères en voiles noirs qui tendent vers vous des bras qui n'ont plus rien à bercer. »

Les bruyants « partisans de la paix », qu'ils se réunissent à Sheffield, où on ne veut pas d'eux, ou à Varsovie qui nous est offert insolemment comme l'unique asile de la liberté vraie, dans le monde — qu'en pensent les malheureux Polonais ? — ne feraient-ils pas mieux de manifester en faveur de la libération des enfants grecs que de proclamer à grands renforts d'insultes contre les pays bellicistes, cet amour pour la paix qui s'est si magnifiquement manifesté en Corée ?

Et M. Droit a poursuivi sa route. Le voici à Poganiani, autre village voisin de la frontière albanaise, et par conséquent autre village martyr :

« Là-haut, voyez-vous, lui dit le maire, en désignant les crêtes, là-haut, c'est l'Albanie... C'est de là qu'ils sont descendus et c'est là qu'ils se sont réfugiés. Ils nous ont volé 32 enfants... »

Il visite d'autres villages et c'est partout les mêmes récits, le même ton dans la voix, la même expression sur les visages. Rentré à Janina, il demande au chef de la mission de la Croix-Rouge :

— Que peut-on encore, humainement, tenter ?

— Hélas ! tout l'a été me répond-il. Nous avons protesté par la voie diplomatique et par les organisations de secours internationales, auprès des puissances qui détiennent de nos enfants. Genève est intervenue. Toujours la même réponse : « Donnez-nous des noms et nous verrons si nous les avons chez nous. » Comment savoir à coup sûr où se trouvent les uns et les autres ? Toutes les demandes accompagnées de listes sont évidemment restées vaines... Le silence absolu...

Et en revenant sur Athènes, Michel Droit réfléchit à cet ensemble : des clameurs indignées au sujet des représailles contre les communistes, dans l'île de Makronissos. Mais, dans le camp communiste, le silence obstiné sur les 28.000 enfants grecs !

Il serait bon que « la tragédie des enfants grecs » soit racontée à toutes les mères de la planète, y compris les femmes communistes, pour voir si enfin on en viendra, selon la parole du Christ, à « juger de l'arbre à ses fruits » !

V

Pour s'évader de ces tristesses terrestres, il n'est rien de tel que de se plonger dans l'immensité des espaces sidéraux : *Cœli enarrant gloriam Dei !* Justement M. Pierre Rousseau intitule, dans la *Revue de Paris* de novembre 1950, un article : *Aux Confins de l'Univers*. Je le citerai d'autant plus volontiers que cela me permettra de rectifier une assertion inexacte contenue dans la Causerie du 5 octobre dernier et qui a mis, à juste titre, en émoi, plusieurs de mes bienveillants lecteurs.

M. Rousseau nous entretient du « plus grand télescope du monde », celui du mont Palomar. Il fut inauguré en avril 1948, mais 8 mois s'écoulèrent encore avant que l'énorme machine pût être mise en service, après achèvement de tous les réglages. En janvier 1949, le mauvais temps retarda encore la mise en marche. Enfin, au 1er février, le ciel s'éclaircit, le ciel apparut noir, profond et fourmillant d'étoiles.

Le mont Palomar, direz-vous ? Où donc ? Dans la chaîne formant l'épine dorsale de la péninsule de Californie. Le sommet n'est qu'à 1.800 mètres. On y voit courir les daims et sauter les écureuils dans les branches de cèdres. Mais le ciel y est limpide, le climat favorable, la solitude parfaite. La coupole du télescope a 45 mètres de hauteur et autant de diamètre. Dans le télescope géant, les images sont recueillies non par une lentille, mais par un miroir concave qui les renvoie à l'oculaire grossissant. Les petits télescopes d'amateur ont des miroirs de 20, 30 ou 40 centimètres ; le plus grand télescope français, en Haute-Provence, mesure

1 m. 20 ; le plus grand télescope du monde, jusque-là, celui du mont Wilson, a un miroir de 2 m. 54. Mais celui du mont Palomar compte 5 mètres de diamètre, la largeur d'une piste de cirque.

La réalisation de cette merveille de précision commença en 1934. Une verrerie de New - York réussit à couler un bloc de pyrex du diamètre désiré et pesant 20 tonnes. Il fallut le laisser refroidir durant onze mois, puis le transporter en Californie où l'on mit onze ans — 1936-1947 — à le tailler pour en faire un miroir concave, avec une courbure mathématique à 5/100.000 de millimètre près. Après l'opération, le miroir ne pesait plus que 14 tonnes et demie. Il fallut alors le hisser dans son « tube » au sommet du mont, un tube de 6 mètres de diamètre et de 17 mètres de long, pesant 130 tonnes. Donc, à une extrémité, le miroir, à l'autre, dans l'intérieur du tube, une petite cage en forme de cartouche, où se tient l'observateur. Il va sans dire que l'ensemble peut se déplacer dans toutes les directions, pour suivre le mouvement des astres. Le tout a coûté 6 millions de dollars, soit, au cours, 2.100 millions de francs.

L'astronome s'appelle Hubble, solide sexagénaire, ancien boxeur de poids lourds, puis juriste, enfin voué à l'astronomie. Son assistant, Milton Humason, est un fils de banquier qui, par amour de la montagne, se fit garçon d'hôtel près du mont Wilson, puis muletier au service de l'Observatoire, enfin gendre d'un astronome et astronome lui-même. L'utilisation essentielle du télescope consiste à prendre des clichés. Hubble, pour cela, vise une étoile-repère, la place sur la croisée des fils du réticule de l'oculaire, règle la chambre photographique, introduit le châssis, découvre la plaque et commence la pose.

« La faible lumière d'astres reculés à des millions d'années-lumière et collectée par le miroir géant aboutit là, sur cette surface sensible à peine plus grande qu'une carte postale. Prodigieuse aventure d'un message lancé dans l'espace par les univers-îles — (nébuleuses spirales ou galaxies) — et qui, en route, peut-être depuis le temps où le diplodocus régnait sur la terre, termine ici sa randonnée, afin que les hommes puissent le déchiffrer et y lire une parcelle de la grande vérité ! »

Et maintenant quelle est la portée approximative du nouveau télescope ? J'ai dit, sur la foi d'un article analysé ici, le 5 octobre, que la portée du télescope du mont Wilson était de 400 *milliards* d'années-lumière, soit en kilomètres, un 4 suivi de 24 zéros. Mais j'aurais dû corriger l'erreur, typographique sans doute, de l'original. Il fallait lire 400 *millions*, ce qui faisait un 4 suivi de 21 zéros seulement, ce qui n'est pas déjà si mal ! On aurait pu, au surplus, dire un 5 et non un 4, suivi de 21 zéros. Mais avec le nouveau télescope, qui a une portée double, grâce à une surface recueillant 4 fois plus de lumière, la portée est représentée par un 1 suivi de 22 zéros, soit 10^{22}. Avec un tel instrument, on ne prétend pas résoudre des problèmes qui sont du ressort des petits instruments, mais uniquement ceux pour lesquels l'observatoire du Mont Wilson est insuffisant.

« Le premier est celui des canaux de la planète Mars... La nature en demeure encore obstinément inconnue... Dans le deuxième lot se trouveront des renseignements inédits sur la constitution des étoiles, obtenus par l'analyse spectrale de la lumière stellaire... L'intérêt du nouveau télescope est que sa grande luminosité le rend très sélectif qu'il sépare donc très bien des longueurs d'ondes qui, avec un appareil moins puissant, resteraient confondues. »

On se propose notamment de vérifier l'opinion de l'astronome américain Zwicky, suivant laquelle les étoiles, en vieillissant, arrivent à des densités phénoménales de l'ordre d'un million de tonnes par centimètre cube !

Il s'agira aussi de vérifier l'hypothèse de la « courbure de l'Univers ». Qu'entend-on par là ? Les astronomes ont remarqué que, dans le *spectre* des galaxies lointaines, les raies n'avaient pas le même emplacement que dans celui du Soleil et des étoiles les plus proches. Elles étaient décalées du côté du rouge. Or, c'était là un phénomène bien connu en physique, *l'effet Doppler-Fizeau*, qui trahit l'éloignement de l'objet par mouvement de fuite. Il fallait en déduire que toutes les galaxies s'écartaient de nous, d'autant plus vite qu'elles sont plus lointaines, à des vitesses atteignant jusqu'à 40.000 kilomètres *par seconde*. De là, la célèbre théorie du chanoine Lemaître, dite de « l'Univers en expansion ». Mais cet éloignement a ses limites, en ce que, au lieu de poursuivre leur marche, en ligne droite, les rayons lumineux suivent une ligne courbe. C'est cela la « courbure de l'Univers ».

« S'il vous faut à tout prix une image concrète, écrit M. Rousseau, tâchez pourtant d'imaginer l'Univers comme une sphère sur la surface de laquelle les galaxies vogueraient, tels les navires sur l'Océan. De même que les navires, rampant sur le globe, sont astreints à se déplacer suivant des courbes, de même dans notre Univers, tous les corps en mouvement sont condamnés à suivre des trajectoires incurvées. »

Seulement, tandis que la Terre n'a que 6.000 kilomètres de rayon, on estime que le « rayon » de l'Univers doit être de 5 milliards d'années-lumière. Avec une portée d'un milliard d'années-lumière, comme le télescope du mont Palomar, il nous sera donc impossible d'aller aux « confins de l'Univers ». Cet instrument n'embrassera qu'un millième environ du volume total de l'Univers, à peu près comme si on ne pouvait explorer que la surface de la France, sur la totalité de la surface terrestre. Mais cela suffira à trancher le problème, déjà établi sur équations, de la courbure de l'Univers et de son expansion.

Et nous nous torturons l'esprit, en songeant : et au-delà ? N'y a-t-il donc plus d'espace ? Y aurait-il d'autres Univers, chacun avec son espace propre et ses milliards de galaxies ?

« Pascal, déjà, dans sa célèbre méditation sur le ciron, conclut M. Rousseau, soulevait le redoutable problème des deux infinis. Trois siècles plus tard la science confirme l'intuition du puissant penseur et s'arrête, muette, au bord de l'abîme ; car nous touchons ici à l'inconnaissable, et nous devons confesser l'infirmité de notre esprit qui, tout en élargissant l'enceinte de notre prison, nous en fait toucher du doigt les limites, puisque ce sont celles de notre raison. »

Est-il bien sûr que c'est de l'infirmité de notre esprit qu'il s'agit ici, et non de l'infirmité de notre technique scientifique ? Nous ne pouvons actuellement aller au-delà, par voie de constatation photographique, de un milliard d'années - lumière,

mais notre esprit, par calcul, atteint le rayon de 5 milliards d'années-lumière. Puis, quand le calcul lui-même l'abandonne, notre esprit scrute encore l'au-delà, conçoit la *possibilité* d'autres univers, et doit adorer la toute-puissance d'un Dieu qui seul peut faire, s'il lui plaît, *de cette possibilité une réalité*, que nous découvrirons peut-être un jour : bref, nous sommes faits pour l'infini et nous voyons dans notre nature même une attestation raisonnée de l'existence d'un *Infini*, qui est *Dieu !*

VI

Depuis bien des mois, on peut entendre, chaque lundi à Radio-Lausanne, la voix chaude et persuasive de M. Denis de Rougemont développer ce thème capital : « *Demain l'Europe !* » *La Revue de Paris* de novembre 1950 publie, sous sa signature, un article qui est bien de la même verve : *L'Europe et sa culture.*

Et d'abord qu'est-ce que cela : l'Europe ? C'est une simple presqu'île de l'Asie, et cette presqu'île, nettement délimitée de trois côtés par des mers et par un Océan, n'est séparée, du quatrième côté, de l'Asie, que par des plaines immenses et sans frontières, c'est-à-dire par des limites raciales, traditionnelles, historiques, « un rapport de forces humaines ». « La frontière de l'Est sera donc toujours mouvante ». Et c'est le destin séculaire de l'Europe de lutter contre l'absorption par l'Asie.

« Marathon, Salamine, la défense du *limes* romain, les Champs catalauniques, les Croisades, Nicopolis, Lépante... Noms prestigieux ! Aujourd'hui, la guerre froide, le rideau de fer. »

D'autre part, l'Europe est compartimentée par des chaînes de montagnes, donc divisées en nations diverses et jalouses de leur autonomie. Elle a aussi un vaste développement de côtes, ce qui lui a ouvert le grand large et l'a jetée vers les mondes inconnus, vers un impérialisme européen aux formes variées, tour à tour ou simultanément espagnol, portugais, anglais, hollandais, français.

Un fait stupéfiant : La péninsule Europe ne représente que 5 % à peine des terres de la planète. « *D'où vient alors qu'elle ait dominé le monde entier pendant des siècles ?* » Cela s'explique par une « tension ternaire », dont les trois pôles « peuvent être appelés symboliquement Athènes, Rome et Jérusalem. »

Athènes, c'est la découverte de l'*individu* « prenant mesure de lui-même par une rupture libératrice, mais aussi profanatrice, avec le sacré. »

Rome, c'est la création du *citoyen*, de l'homme réintégré dans la *civitas* non plus fondée sur le sacré, mais sur la loi et le contrat.

Jérusalem enfin, c'est « la révélation de la *personne*, c'est-à-dire de la vocation transcendentale et inconditionnelle qui vient donner à chaque humain, indépendamment de toute qualité individuelle, de toute classification légale dans la cité, donc de tout rapport de forces, une valeur absolue, non mesurable. »

Après vingt siècles de brassage, ces trois forces symbolisées par Athènes, Rome et Jérusalem, se nomment de nos jours : l'*individualisme*, le *collectivisme* et le *personnalisme*. Mais, entre ces trois tendances, il se produit, non seulement entre les nations européennes ou entre les individus, mais au fond même de chaque conscience, un tel conflit, une telle difficulté de synthèse, que l'âme européenne a toujours été en fermentation, toujours en mouvement, toujours à la recherche d'un équilibre. Et rien n'était plus propre à l'esprit d'invention et de création, que cet état d'âme tiraillé et contredit.

« Cette inquiétude consciente et créatrice, écrit M. de Rougemont, je l'appellerai tout simplement notre culture. »

Ne nous récrions pas. Certes, M. de Rougemont sait que les dictionnaires donnent de la culture une autre définition :

« l'ensemble des disciplines intellectuelles, sociales artistiques et religieuses d'une société donnée » ; ou encore : « l'ensemble des procédés de création et leur transmission » ; ou encore : « une prise de conscience de la vie et une extension progressive de la maîtrise de l'homme sur lui-même et sur le monde. »

Mais tout cela, c'est le résultat.

La source, ce qui a fait de la petite Europe le cœur et le cerveau du monde, c'est la synthèse tumultueuse de l'hellénisme, du romanisme et du christianisme.

Et maintenant, voici le drame de 1950. Jusqu'à sa « *libération* » en 1944-1945, l'Europe était la reine de l'univers. Sa population représentait le quart ou le cinquième du globe, mais plus que la quantité comptait la qualité ! Dans 50 ans, la population européenne ne sera peut-être plus que le dixième de l'humanité. Dès maintenant, la puissance politique lui échappe. Deux empires neufs se disputent son héritage : Amérique, Russie ! Divisée, amoindrie, ruinée, l'Europe n'est plus que l'ombre d'elle-même. La Russie l'a amputée de ces parties importantes, qu'on nomme Pologne, Roumanie, Hongrie, Bulgarie, Tchéco-Slovaquie. Le sectarisme absurde et aveugle du socialisme antireligieux l'ampute de l'Espagne et du Portugal. Le « sens pratique » des affaires et l'insularisme l'empêche de pouvoir compter sur l'agglutination de la Grande-Bretagne. Pauvre Europe ! Elle ne vit plus que des secours intelligents, mais qui pourraient devenir « enchaînants », d'un pays neuf et dynamique. Mais l'une de ses infortunes principales est d'être à demi-occupée d'avance par les agents de l'autre empire, celui que nous appellerons « asiatique ».

« La crise économique est imminente. La crise sociale est endémique. Au point de vue de la puissance matérielle, rappelons que l'Amérique consacre cette année au développement de la recherche atomique 5 milliards de dollars, tandis que le crédit correspondant de la France atteint à peine 1/400^e^ de cette somme. L'idée de progrès a émigré ; elle est devenue américaine et russe. »

Considérons le monde. A l'Est, c'est l'Etat totalitaire. Nous voyons se former une véritable culture censoriale. Le critère politique est seul admis. La liberté fondamentale de la culture, c'est-à-dire son pouvoir de *remettre en question* les valeurs admises et les activités officielles, est niée, punie, qualifiée d'immorale, digne de la prison et du camp de concentration. Le style même d'un écrivain, d'un peintre, d'un musicien, peut être attaqué par les fonctionnaires de l'Etat et qualifié de « sabotage ». La censure est si parfaite, qu'elle est

« préventive ». Elle décourage d'avance le non-conformisme.

Dans l'autre camp, la crainte de l'impérialisme communiste aboutit, pour certaines recherches, au même résultat : tout ce qui touche à la recherche atomique est devenu secret d'Etat, objet d'espionnage et de contre-espionnage, soumis à des mesures policières rigoureuses. Ceux qui s'adonnent à la recherche nucléaire sont aussitôt privés des libertés élémentaires : liberté de recherche, d'échange, de publication. Et c'est sans doute par esprit de vengeance que certains d'entre eux changent de camp et portent de l'autre côté leurs découvertes ou leurs connaissances acquises...

Quoi qu'il en soit, le prestige de l'Europe est gravement atteint. L'initiative du mouvement scientifique est passée du côté du dollar ou du rouble.

Tout cela est grave en ce sens que ce qui faisait la grandeur de l'Europe jusqu'ici et depuis des siècles, c'était sa *créativité*, tandis que cette cause de grandeur et de puissance lui échappe en partie. Ne croyons pas comme certains que, si l'Europe venait à être américanisée, ou soviétisée, il lui resterait sa culture, comme on se plaît à dire que la Grèce garda son prestige artistique, en face de Rome victorieuse. L'hellénisme décadent fut tout autre chose que l'hellénisme créateur. Il n'y a plus ni Platon, ni Aristote, ni Périclès, ni Démosthène, ni Sophole, etc., sous la domination romaine en Grèce. Aurions-nous encore Pascal, Bossuet, Racine, Pasteur ou Ampère, sous la domination étrangère ?

« ...Il est impossible de sauver l'Europe si l'on ne sauve en même temps sa culture ; ou de sauver la culture occidentale si l'on ne sauve pas en même temps sa patrie. Rien ne sert de faire durer, de conserver la créature, si l'on tarit les sources de sa recréation perpétuelle. Et rien ne sert non plus de vouloir entretenir le désir créateur, si on le prive des possibilités de s'accomplir dans une libre communauté. »

« Entre les deux colosses russe et américain, l'Européen qui vient de perdre la guerre fait actuellement ce qu'on appelle une névrose d'infériorité. »

Et pourtant, y a-t-il lieu de se laisser aller au découragement, au désespoir, à l'indolence ? Nullement. Car les chiffres sont là : entre 200 millions de Russes et 150 millions d'Américains, nous sommes, à l'ouest du rideau de fer, 300 millions d'Européens.

« Nous disposons de plus du quart du charbon, de près du tiers de l'électricité que produit aujourd'hui la planète. Nous disposons surtout de rèssources humaines qui n'ont pas leurs égales ailleurs : une main-d'œuvre spécialisée dont les traditions ne s'imitent pas, une capacité d'invention que le monde entier peut nous envier. »

En somme, ce sont des savants européens, même en Amérique ou en Russie qui ont tout inventé, depuis cent ans. « Le monde moderne tout entier peut être appelé une création européenne. » Partout, aux Indes, en Chine, en Afrique noire, on copie l'Europe. L'Amérique du nord et la Russie de Staline sont des produits de notre culture. Marx lui-même, dieu de la Russie communiste, l'industrie, l'instruction publique étatisées, l'athéisme enfin, en honneur dans les hautes sphères russes, sont d'importation européenne. Si l'Europe est vaincue ou asservie, ce sera par des idées européennes !

Ne pourra-t-elle donc se ressaisir ? N'est-il pas temps de reconnaître ses erreurs et de les corriger ? Et d'abord ses divisions et sa dispersion. Elle compte 300 millions d'hommes, mais à condition qu'ils s'unissent loin de s'opposer. Nous n'avons pas assez le sens Européen ! Nous raisonnons trop en Français, Allemands, Belges, Danois, Grecs, Espagnols, etc.

« Je ne dirai pas que la division de l'Europe en vint nations, chacune trop petite, rend compte de tous les maux dont nous pouvons souffrir. Mais elle rend compte de nos faiblesses et de notre démission sur le plan de l'Histoire. La division de l'Europe paralyse notre culture, aussi, puisqu'il n'est pas de culture sans libre-échange des idées, des personnes et des œuvres et l'on sait ce qu'il en est aujourd'hui à cet égard. »

Sans doute, essaie-t-on de faire quelque chose pour remédier à cette déchéance européenne : Strasbourg et ses assemblées, le plan Schuman sur le pool charbon-acier, un plan d'armée européenne... Mais ce ne sont que des efforts décousus, discutés, combattus !

On imagine volontiers un de ces grands hommes d'Etat que le passé a connus : un Richelieu par exemple. Il semble qu'il poserait un regard puissant sur la situation planétaire actuelle, sur les chances et les possibilités de l'Europe ; il semble aussi qu'il commencerait par dresser le bilan des forces en hommes, en ressources, en activités, et mesurerait les obstacles qui s'opposent à l'utilisation de ce prodigieux avoir : le patrimoine européen. Révision des passions politiques, des rancunes nationalistes, des rivalités stériles, des préjugés absurdes, de l'inintelligence trop fréquente en face de la force magnifique qui se nomme le christianisme catholique, sous la direction puissante et noble de la papauté. La création d'une armée européenne, pour nécessaire qu'elle soit, n'est pas le principal. Inutile d'armer les bras, si l'on ignore ce qu'il faut défendre, ou si le doute et la trahison s'installent au cœur de l'armée :

« La défense effective de l'Europe doit commencer dans les cerveaux et dans les cœurs. Elle suppose une prise de conscience. Et toute volonté de réveil de la conscience européenne, dans nos élites et dans nos peuples, suppose la reconnaissance de deux réalités qu'oublient généralement nos « réalistes ».

La première, c'est que l'Europe ne se distingue d'un appendice de l'Asie que par sa culture ; la seconde, c'est que le ressort intime, mais aussi le but final de la culture occidentale, consistent en une seule et même chose : la vraie liberté de l'homme. Ajoutons que la dignité de l'homme lui vient de ce qu'il a de *divin*, en tant que créature de Dieu, rachetée par Jésus-Christ et membre du Corps mystique du Sauveur...

L'Europe n'est pas une terre de masses, comme la Russie, ni une terre de machines, comme l'Amérique. Elle est une terre de *personnes libres*, de cette liberté dont Jésus a dit : « La vérité vous rendra libres ». Et voilà pourquoi nous désirons une autorité européenne qui agirait de concert avec la papauté, pour le salut des âmes et de la culture. M. de Rougemont ne nous en voudra pas d'avoir prolongé sa méditation dans le sens d'un « réalisme » qui est actuellement, semble-t-il, le plus grand « idéal » que nous puissions rêver.

VII

En face de ce rêve de l'Europe, quelle est la *Politique étrangère des Etats-Unis ?* C'est à cette question que M. Waldemar Gurian, connu chez nous par des ouvrages traduits en français, sur le bolchévisme brun et rouge, et professeur ès sciences politiques à l'Université Notre-Dame d'Indiana, essaie de répondre dans les *Etudes* de novembre 1950.

« Ce n'est pas une boutade de dire, déclare-t-il, que les Etats-Unis n'ont pas eu jusqu'ici le temps de se donner une politique étrangère. »

Longtemps ils ont été isolationnistes, ce qui était un refus de toute politique extérieure. Se croyant assurés à jamais de leur sécurité, ils ne comprenaient rien à l'agitation perpétuelle de l'Europe, aux rivalités, aux guerres incessantes. La première guerre mondiale, en 1914, les a « jetés dans le bain ». Mais l'isolationnisme tenta de revenir en faveur, après Versailles. On bouda la Société des Nations préconisée par Wilson, mais il fallut bien s'occuper de l'Europe, soit pour réclamer le paiement des sommes prêtées, soit pour négocier le désarmement naval. Les plans Dawes et Young, sur les réparations allemandes, étaient d'origine américaine. Tout le prestige de Roosevelt fut nécessaire pour faire admettre le principe d'une intervention éventuelle contre les agresseurs. Si Hitler n'était pas nommé, il était évidemment visé.

Il fallut cependant l'attaque de Pearl-Harbour, en 1941, pour forcer les Etats-Unis à se joindre aux adversaires du nazisme. Un historien aussi respecté que Charles Beard ne se prive pas cependant d'accuser Roosevelt d'avoir sciemment dupé le peuple américain, en le conduisant à la guerre par des provocations savamment dosées.

« Même aujourd'hui ces opinions n'ont pas tout à fait disparu. Il y a toute une littérature qui accuse Roosevelt d'avoir engagé les Etats-Unis dans une guerre qui ne regardait pas le peuple américain. »

Manifestations plus bruyantes que sérieuses ; la majorité des Américains sont maintenant convaincus « qu'une participation active aux affaires du monde est devenue pour l'Amérique une nécessité. » Ce qui a le plus contribué à modifier les sentiments des Américains, c'est l'attitude de l'U.R.S.S. depuis 1945. On commença à comprendre que le communisme poursuivait une domination universelle, que Roosevelt s'était laissé tromper lourdement aux conférences de Téhéran et de Yalta.

« L'opinion populaire prétendait que cette politique avait été dirigée ou du moins influencée par des agents et des experts soit effectivement communistes, soit inconsciemment ou consciemment procommunistes. »

Quoi qu'il en soit, l'isolationnisme disparaît de plus en plus en Amérique ; malgré ses efforts il a perdu son influence. Mais les Etats-Unis gardent des illusions considérables sur l'Europe, ils n'arrivent pas à comprendre sa mentalité. Pour eux, entre l'Allemagne et la France, par exemple, il ne devrait pas y avoir plus de rivalités qu'entre deux Etats tels que le Texas et le Maine. Et les difficultés que nous rencontrons à « faire l'Europe » ou la crainte que certains manifestent de devenir une dépendance des U.S.A. ou d'être « marshallisés », les scandalisent et les remplissent d'indignation. Loin d'être opposés à la constitution d'une Europe fédérale, ils nous reprochent, au contraire, notre impuissance à la faire, notre avidité de dollars pour notre restauration, et de toujours compter sur leur aide plus que sur nous-mêmes :

« Aujourd'hui — en juillet 1950, et peu de changement en janvier 1951 — l'homme de la rue se plaint très haut de ce que les Américains doivent porter seuls en Corée le poids du combat. »

Heureusement, les maladresses, les mensonges et le cynisme de la Russie communiste exaspèrent davantage l'Américain que l'impuissance des Européens ne l'étonne. C'est la Russie qui est responsable du succès relatif des républicains aux dernières élections du 7 novembre, dont ne parle naturellement pas notre article. Mais M. W. Gurian le laisse bien entendre d'avance quand il dit :

« La campagne du sénateur Mac-Carthy, qui prétend que les bureaux du Département d'Etat sont peuplés par des agents de Moscou, est très populaire, en dépit de manières spectaculaires et brutales de l'accusateur. »

Notre auteur ne croit pas que les Etats - Unis soient jamais entraînés vers l'impérialisme, encore que les incessantes provocations des communistes les poussent dans cette voie. La majorité des Etats-Unis trouve au contraire qu'il est très fâcheux que leur pays soit si fort, qu'il soit le seul rempart efficace contre le communisme envahisseur et ils souhaitent la création d'une Europe, non certes neutre entre la Russie et eux, mais d'une Europe « qui, au contraire, pourrait être un facteur avec qui l'Union soviétique devrait compter. »

L'Amérique semble loin d'être satisfaite du rôle grandissant que sa force même lui impose ; l'Américain moyen est toujours et avant tout le *business-man*, qui ne demande qu'à bien conduire son *job* pour gagner beaucoup d'argent, dans la paix et la sécurité. Cependant, ne faisons pas nous - mêmes comme les Américains : ne simplifions pas à l'excès. Avec le « réalisme des affaires », il existe en Amérique des tendances idéalistes, très puissantes, un amour désintéressé de la liberté et une horreur de la tyrannie, un désir de venir en aide aux peuples de bonne volonté, insuffisamment équipés. Ce qui semble dominer, au total, c'est la glorification de l'humanité de type américain, la certitude que les Etats-Unis sont le pays le plus avancé du monde, celui qui est en droit de donner des leçons aux autres.

Conclusion de M. W. Gurian :

« Il est vrai, des décisions de la jeune nation américaine dépend aujourd'hui la liberté des vieux peuples et aussi l'avenir des masses qui n'ont pas encore achevé leur entrée dans le monde de l'industrie et de la technique moderne. L'Amérique est prête à apprendre des vieilles traditions. En tout cas elle ne veut pas les remplacer par un système de contrôle totalitaire, grâce auquel un petit groupe d'individus imposerait à tous un genre de vie uniforme qui détruirait les plus hautes aspirations de la nature humaine » [2].

[2] Sur le même sujet, on lira avec intérêt l'étude magistrale de René Pinon, dans *La Revue des deux mondes*, des 15 octobre et 1er novembre : *La volonté américaine et l'ordre universel.*

VIII

Il s'est tenu récemment à Paris, un Congrès international de Psychiatrie dont le professeur Jean Delay résume les conclusions dans *La Revue des deux mondes* du 1er novembre 1950, sous ce titre : *Tendances actuelles de la Psychiatrie*. Nous ne pouvons ici reproduire la partie technique de son exposé, mais l'auteur de cette étude soulève des problèmes philosophiques qui sont d'un puissant intérêt et il aboutit à des conclusions qu'il nous faut relever. Nous nous efforcerons surtout de les traduire dans la langue commune, car, trop souvent, le parler scientifique est, pour le vulgaire, totalement incompréhensible.

Il y a, nous dit-on, dans la psychiatrie actuelle deux tendances, qui se sont révélées au Congrès.

L'une décrit les aspects des maladies mentales, en termes de physiologie médicale, tandis que l'autre fait ressortir les déficiences morales et sociales de ces mêmes maladies. Les uns explorent l'encéphale, pour en dénoncer les *lésions*, les autres sont surtout attentifs aux conséquences *psychologiques* de ces lésions. Et l'un des résultats du Congrès a été précisément de démontrer que les uns et les autres ne font « qu'explorer deux faces dissemblables mais indissolubles de la maladie mentale. »

Les uns et les autres, toutefois, se servent des mêmes méthodes de guérison ou d'atténuation : traitement par l'électricité, par la chimie cérébrale, par la malaria ou le choc fébrile, et tout récemment par la lobotomie, dont nous avons déjà parlé ici même.

Chacun sait l'immense développement de la psychanalyse, depuis Freud. Il ne nous appartient pas de déterminer la part de vérité et la part d'erreur qui peuvent se trouver dans cette fameuse « science des rêves », grâce à laquelle Freud et ses disciples se faisaient fort de pénétrer dans l'inconscient pour y déceler la source des névroses. Seuls les spécialistes de la biologie et de la physiologie peuvent prendre position ferme dans ce domaine, obscur par définition, puisqu'il s'agit de l'inconscient.

L'intérêt, pour nous, se trouve dans cette vérité reconnue par les congressistes, que les deux faces — biologique et psychique — de la maladie mentale sont littéralement inséparables.

« Selon que nous explorons l'encéphale ou le psychisme, nous sommes bien obligés d'employer le langage de la psychologie ou celui de la physiologie, mais sans oublier qu'entre ces deux systèmes de signes, il y a des concordances et des équivalences, qu'une science mieux établie finira sans doute par intégrer dans une langue bien faite. »

Cette formelle constatation du professeur J. Delay est de la plus haute importance. Elle veut dire, en effet, que l'on se détache de ce mécanisme, forme du matérialisme, et qui a fait tant de mal dans un passé récent. On sait que les matérialistes expliquaient audacieusement l'esprit, l'âme, toute cette immensité de vie sublime que sainte Thérèse décrit dans son *Château de l'Ame*, par « une phosphorescence de la matière ». Phosphorescence ! Ce serait donc, comme ils disaient, un simple « épiphénomène », un « reflet » et rien de plus, « parfois témoin, jamais agent ». Alors que, pour nous, l'esprit, dans la plus humble de ses manifestations, l'emporte sur tout ce qui n'est que physique, car « c'est d'un autre ordre », comme disait Pascal.

Mais ce n'est pas seulement le monisme matérialiste qui est frappé par les constatations du Congrès psychiatrique, c'est aussi le dualisme à la Descartes. Comme le fait remarquer M. J. Delay, en note :

« Le dualisme du corps et de l'esprit n'a jamais eu d'expression plus absolue que dans l'œuvre de Descartes. Sous l'influence de découvertes scientifiques et en particulier de la circulation du sang par Harvey, Descartes donna du corps une explication toute mécanique, « machine qui se meut de soi-même ». Quant à l'âme, elle serait un principe immatériel, « une substance dont l'essence n'est que de penser et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lien, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. » Une opposition aussi radicale rend impensable l'étroite liaison de l'esprit et du corps. Aussi bien, dans une lettre fameuse à la Princesse Elisabeth, Descartes reconnaît-il que pour comprendre cette liaison, « il faut vivre et s'abstenir de méditer », aveu implicite de l'impasse à laquelle conduit le strict dualisme. »

Mais si l'on n'admet ni le monisme, ni le dualisme, il ne reste plus que ce vieil *hylémorphisme* que nous avons appris à l'école d'Aristote et des grands scolastiques. L'âme et le corps ne font qu'une seule substance. L'âme est la « forme », le principe vital, l'idée directrice du corps et ne fait qu'un avec lui, bien qu'elle puisse et doive lui survivre, parce qu'elle a, au-dessus de la vie corporelle, une vie spirituelle, la vie d'intelligence et de liberté, qui est proprement la vie humaine.

Et c'est ce que l'on constate avec satisfaction dans cette conclusion du professeur J. Delay :

« Compénétrée par une conception globale de l'organisme : intégration de forces issues d'une même énergie vitale, l'attitude psychosomatique envisage l'être humain dans sa totalité rejoignant ainsi un des aspects essentiels de la doctrine thomiste. L'organisme serait un ensemble indissoluble où l'esprit ne s'oppose au corps que comme la force organisante à la structure organisée.»

La médecine va-t-elle s'engager dans une voie nouvelle, plus féconde que l'ancienne, où l'on mettra en œuvre à la fois les remèdes physiques et chimiques et les remèdes moraux et religieux ? S'il est vrai qu'un grand chagrin, un dépit, un deuil, une jalousie, peuvent provoquer littéralement un « ulcère » à l'estomac, comme cela a été prouvé, n'est-il pas vrai que la paix de l'âme, la foi, l'espérance, l'amour, peuvent influer immensément sur l'état général de la santé physique ? Sans attendre de voir sur les ordonnances médicales figurer les remèdes psychiques : calme, joie, résignation, confiance, abandon à Dieu, union à Jésus crucifié, quand pourrons-nous constater l'union intime du médecin du corps et du directeur de conscience ? Hygiène de l'âme et hygiène du corps !

IX

Ce n'est pas très souvent que nous parlons, dans l'*Ami*, des romanciers et des romans. Il nous est même arrivé de faire, en raison de la rage de publication des romans qui sévit autour de nous, une application du mot sévère de S. Paul : *ad fabulas convertentur*... Si nous citons, ici, l'article de M. Maurice Muret, de l'Institut, intitulé *Le*

Témoignage de M. Thomas Mann, dans *La Revue des deux mondes* du 1er novembre 1950, ce n'est pas pour étudier son talent d'écrivain, ni pour rendre compte de son dernier roman, traduit en français, *Le Docteur Faustus*, dont on nous assure qu'il a été « apprécié et loué dans le monde entier ». C'est, plus simplement, pour donner avec M. Muret, une idée de ce qu'il appelle sa philosophie.

Les Allemands se proclament volontiers « le peuple des poètes et des penseurs ». Ils se glorifient de l'obscurité de leurs écrivains, comme nous nous glorifions de la clarté des nôtres. L'auteur danois, Georges Brandès (1842-1927) ironisait sur notre goût quand il disait :

« Les Français n'aiment que les œuvres d'art où tout rayonne d'une clarté de lumière électrique. »

Thomas Mann est proclamé vraiment allemand, en ce qu'il s'environne d'obscurité. On semble convaincu, parfois, outre-Rhin, qu'un grand ciel bleu, tout illuminé de soleil, le jour, et d'étoiles, la nuit, est bien moins profond qu'un ciel enveloppé de nuages impénétrables... Ce que M. Muret souligne avec force, c'est l'erreur avec laquelle on a cru pouvoir annexer Thomas Mann à « l'Occident ». « Quoi qu'en aient dit certaines personnes, note-t-il, M. Thomas Mann n'est pas des nôtres ». Un Allemand de marque, F. Sieburg a dit de lui : « C'est toujours pour des Allemands que cet auteur a écrit et il ne sera jamais compris que par nous autres Allemands. »

Thomas Mann est né à Lübeck, où son père était commerçant en grains. Il avait réussi ; puis il fit faillite. Thomas fut élevé par sa mère, à Munich. Il se tourna vers les lettres. Son succès fut grand dès le début, mais il garda l'impression d'une déchéance. « Il comprit, dit l'un de ses personnages, le néant des grands mots qui gonflent la poitrine des hommes. » La vie, pour lui ne fut plus que comédie et misère : « la littérature, gémit-il, n'est pas une vocation, mais une malédiction. » Il ne cessera plus de condamner la littérature et les littérateurs. Et M. Muret cite ce passage qui date de 1907 :

« Jamais... ne prendra fin l'étonnement que j'éprouve à voir les honneurs dont la société gratifie cette sorte de gens. Je sais bien ce que c'est qu'un auteur, puisque j'en suis un. C'est en somme un individu absolument inemployable dans tous les domaines où une activité sérieuse est de mise, un individu qui ne songe qu'aux divertissements, inutile à l'Etat, envers qui il fait figure de rebelle. Pas n'est besoin qu'il possède des facultés exceptionnelles. Il peut être d'esprit lent et obtus — ce que j'ai toujours été moi-même — au surplus un charlatan suspect, puéril et porté aux extravagances. »

Diatribe amère, impitoyable, volontiers excessive, pour produire un effet d'humour, destinée à soulever des protestations amusées chez ses lecteurs.

Durant la guerre 1914, Thomas Mann devint un nationaliste chauvin, un admirateur passionné de son pays, de son passé, des ses grands hommes et surtout de Frédéric II. Il combat la France et l'esprit français, prototype de l'esprit occidental, et stigmatise ce qu'il appelle « les littérateurs de civilisation ». Cela ne l'empêchera pas de se rallier, après la défaite de l'Allemagne, à la République de Weimar et de se faire « pacifiste et presque démocrate ». Il continue cependant de se passionner pour la querelle séculaire entre le génie allemand et le génie latin, et naturellement il donne la palme à l'esprit allemand. Il luttera de toute sa force pour l'Allemagne « nordique, morale, et protestante ». C'était sa formule. Pourtant, il refusa de se rallier au nazisme, passa en Amérique et se fit naturaliser Américain. Le voici maintenant qui tend la main à ses compatriotes. Il répand l'idée que l'Allemagne est « le pays du milieu », c'est-à-dire qui fait le pont entre l'est et l'ouest, qui a raison contre les deux et doit servir à réconcilier les deux. Mais, tout en mettant une sourdine à ses sentiments russophiles, il exprime pour l'âme russe une sympathie qui s'étale largement dans son dernier roman, le *Docteur Faustus*. C'est pour cela que ce roman « a été beaucoup mieux compris et plus largement célébré dans la partie orientale du Reich que dans la partie occidentale. »

« Je crois, écrit M. Muret, à l'authenticité, je crois à la sincérité d'une certaine adhésion du peuple allemand à l'Europe de l'Ouest, adhésion qui se dessine plus ou moins dans les territoires les plus proches de nous et même, dit-on, en Bavière, mais M. Thomas Mann n'est pas de cette école. Il reste « nordique, moral et protestant », selon sa formule de 1914-1918 ; il a définitivement rejeté cette Europe de l'Ouest, dont il semblait se rapprocher dans l'intervalle des deux guerres mondiales. »

Cette Europe-là, il la trouve « ennuyeuse, claire et bête », au-delà de toute expression. Et il lui oppose l'esprit allemand, en ces lignes peu engageantes :

« Hé oui ! s'écrie l'un de ses personnages dans *Le Docteur Faustus*, nous sommes un peuple à l'âme puissante et tragique, *réfractaire au prosaïsme de la raison, et notre amour va au destin quel qu'il soit, pourvu que ce soit un destin, fût-ce un anéantissement embrasant le ciel des rougeurs d'un crépuscule des dieux* [3]. »

Et M. Muret conclut :

« Est-ce là vraiment le sort que M. Thomas Mann prédit à l'Allemagne et lui souhaite ? Deux catastrophes concentrées dans un demi-siècle ne suffisent donc pas à son bonheur ? « Le Russe, disait Joseph de Maistre, est décevant ». L'Allemand ne l'est guère moins. »

X

Dans *Grands Lacs*, du 15 novembre 1950, M. Christian Monheim, rappelle la carrière étonnante du célèbre explorateur Stanley. Son étude est intitulée : *Stanley le Solitaire*. Figure violemment discutée, caractère dénigré par les uns, abondamment exalté par les autres.

« Nous n'en pouvons douter, écrit M. Monheim, Stanley a été autoritaire et dur. Il était exigeant et impitoyable. Ces défauts défigurent sa haute personnalité. Il ne suffit pas, pour les excuser, de constater qu'il se les appliquait à soi-même avec la même rigueur qu'aux autres. Il serait vain de vouloir les nier ou les dissimuler. Mais on peut chercher à les expliquer. »

De fait, la meilleure explication c'est l'histoire de sa vie. Les circonstances avaient été dures pour lui, elles lui imprimèrent un pli dont il ne devait plus se défaire.

Né de père inconnu, en 1841, abandonné dès sa naissance par sa mère, il fut recueilli par un vieux

[3] C'est moi qui souligne les termes affolants de cette déclaration. C'est avec une pareille mentalité que l'on en vient à désirer le feu d'artifice de la fin du monde !

grand-père qu'il perdit à l'âge de 4 ans. Ses oncles et tantes se hâtèrent de se débarrasser de lui en le mettant au *work-house* — orphelinat — de Saint-Asaph. Il faudrait un Dickens pour peindre ce milieu de pseudo-charité. Là régnait un maître tyrannique, atteint sinon d'aliénation mentale du moins de névropathie aiguë. L'atmosphère était celle d'une maison de correction : nulle douceur, nulle tendresse, des travaux monotones scandés par la férule du directeur. Le jeune homme, dont le vrai nom était John Rowland, dit Henri-Morton, s'évada au cours d'une rude bagarre. Mais ce fut pour se heurter à l'indifférence et à l'égoïsme des oncles et tantes. Il s'engagea comme mousse sur un voilier, le *Windermere*, et, bien vite, y apprit que le mousse est le souffre-douleur de tout l'équipage ! A la Nouvelle-Orléans, il déserta le bord, sans avoir été payé de sa solde. Il écrira dans ses Mémoires :

Le monde s'offrait à moi,
Et la Providence était mon Guide.

Dès le lendemain, après une nuit à la belle étoile, la Providence vint à son secours. Il fut accepté chez un brave commerçant, qui le prit à son service, lui montra de l'intérêt et chercha à l'éduquer. L'enfant, docile et affectueux, se montra si dévoué, au cours d'une maladie de la femme de son patron, alors en voyage d'affaires, qu'il fut adopté. Il avait désormais un nom : Stanley. Il avait un père ! Mais ce père adoptif le laissa orphelin à vingt ans. C'était l'époque de la Guerre de Sécession. Stanley fit campagne avec les sudistes et il fut fait prisonnier à la sanglante bataille de Siloh. Finalement, toutefois, il fut relâché pour raison de santé. Il regagna alors son pays d'origine, l'Angleterre — il était du Pays de Galles — mais n'y reçu qu'un accueil glacé de tous. Il revint donc aux U.S.A. et, cette fois, pour s'engager dans la marine de guerre nordiste. Heureusement, pour lui, une action d'éclat le mit en évidence. Un journal vint l'interviewer ; il répondit avec tant de verve, de fougue, de chaleur, qu'une nouvelle carrière s'ouvrit pour lui : le journalisme. De poste en poste, il passa au *New-York-Herald* avec, pour patron, le célèbre Gordon Bennett. Il lui obéit au doigt et à l'œil, prêt instantanément à toutes les besognes, à toutes les missions. Et il exigera des autres, dans la suite, le même automatisme. Il traitera ses subordonnés et même ses adjoints avec la même dureté qu'il avait connue, dans son enfance, à Saint-Asaph, comme si c'était l'idéal même des relations sociales !

Peut-être a-t-il dû à cette insensibilité ses succès dans la brousse africaine.

En octobre 1869, en effet, il fut chargé par son journal de retrouver Livingstone, dont on n'avait plus de nouvelles depuis trois ans. Il obéit strictement, se prépara avec soin et arrivait à Zanzibar en janvier 1871. Il retrouva, on le sait, Livingstone, sur la rive est du lac Tanganyka. Mais, après ce succès qui le rendit célèbre, il résolut de poursuivre, pour son compte, les explorations de son illustre devancier. Nous ne le suivrons pas dans ses voyages, au cours desquels il devait rencontrer notre Savorgnan de Brazza et lui faire sentir cette dureté qui faisait partie de son tempérament.

Les spécialistes reconnaissent que ses ouvrages — très nombreux — sont écrits avec une remarquable objectivité. On est surpris par l'abondance et la diversité de ses observations géographiques, géologiques, botaniques, ethnographiques. Si ses renseignements sont sommaires, incomplets, parfois inexacts, ils sont infiniment précieux, pour marquer la première étape de nos connaissances sur l'intérieur du continent africain. C'est le pionnier, dans toute l'étendue du terme. On doit cependant noter que se sachant en butte aux critiques, au sujet de son caractère, il jette le plus souvent un voile sur les incidents fâcheux rencontrés au cours de ses explorations et met en relief au contraire les cas où il a triomphé par la seule persuasion et les bons procédés envers les noirs.

En France, on a gardé un triste souvenir du récit méprisant qu'il fit, dans une Conférence en Angleterre, de son entrevue avec Savorgnan de Brazza, dont il peignit le costume en guenilles, en des termes que son auditoire réprouva et que les journaux relevèrent avec raison. Comblé de gloire et d'honneur, admis en Angleterre au titre de *sir*, il se maria en 1890, à l'âge de 49 ans, fut député aux Communes et mourut, sans enfant, en 1904. Sa veuve, lady Dorothy Stanley, publia l'autobiographie qu'il avait laissée inachevée, en la complétant par des extraits de lettres et d'articles ou de carnets de notes de son mari. Elle tira notamment de ces carnets les pensées suivantes, qui nous éclairent sur ses sentiments religieux.

« Dans mes diverses expéditions, la prière me faisait toujours sentir plus fort moralement et intellectuellement que ceux de mes compagnons qui ne priaient pas. Elle ne m'aveuglait pas, elle ne m'émoussait pas l'esprit et ne me bouchait pas les oreilles. Au contraire, elle me donnait confiance. Bien plus, elle me faisait trouver de la joie, de la fierté à mon œuvre ; elle m'élevait plein d'espoir au-dessus des 2.400 km de sentiers dans la forêt, plein d'ardeur à affronter les périls et les fatigues de chaque jour ». — « La religion joue pour moi le rôle d'un bouclier invisible contre le mal, contre la corruption, contre les souillures de l'âme. De même qu'il y a des spécifiques pour conserver la netteté du corps, de même la religion préserve l'esprit ; elle empêche l'intelligence de s'encroûter sous des couches accumulées de péché. La religion enfin est un frein précieux pour contenir ce fond de la nature humaine qui reste le plus longtemps barbare et sauvage. Je ne suis pas soutenu par l'espoir d'une récompense, telle qu'elle m'a été promise. C'est ma raison qui me dit que j'ai des devoirs envers Dieu, mon Créateur, et qu'ils consistent à ne pas l'offenser. »

Sa femme, avec un instinct très sûr, lui avait fait adopter un petit orphelin, vers la fin de sa vie. Il aurait alors voulu guérir pour élever cet enfant. Mais il était trop tard. Entendant sonner quatre heures, alors qu'il agonisait, il murmura :

« Quatre heures !... Comme c'est étrange !... Ainsi, c'est le temps !... Etrange !... »

Ce furent ses dernières paroles !

XI

C'est une bien belle épopée que nous résume, dans *Grands Lacs* du 15 novembre, le R. P. E. Nadeau, des Oblats de Marie-Immaculée, sous le titre *l'Epopée canadienne des missionnaires Oblats*.

On sait que les Oblats furent fondés par le P. de Mazenod, à Aix-en-Provence, le 26 janvier 1816.

En 1837, le fondateur devenait évêque de Marseille, mais le nouvel Institut n'avait pas attendu aussi longtemps pour se développer et se mettre sur les rangs des missionnaires en régions lointaines. Ce ne fut pourtant qu'en 1841 que les premiers Oblats, répondant à l'appel presque angoissé de Mgr Bourget, évêque de Montréal, débarquaient, un 2 décembre, dans cette dernière ville. Ils étaient six en tout, quatre Pères et deux Frères. Ils entraient ainsi dans une immense « aventure ». Moins de vingt ans après, les Oblats « auront parcouru toute l'étendue du pays, dépassé ses frontières, établi des avant-postes aux quatre coins du continent américain. »

Ils partent dans deux directions principales : l'Est canadien et l'Ouest canadien.

Dans l'Est ils vont jusqu'aux confins du monde connu alors et ils finissent par constituer le Vicariat apostolique de la Baie James, érigé en 1938 et dont les onze missions centrales sont desservies exclusivement par les fils de Mgr Mazenod.

Mais c'est dans l'Ouest et le Nord-Ouest qu'ils accomplissent les exploits les plus « sensationnels ». Dès le 25 août 1845, les deux premiers Oblats débarquent à la Mission de la Rivière-Rouge, dédiée à Saint-Boniface, après un voyage en canot d'écorce, de 62 jours, représentant plus de 1600 milles. Les débuts de cette mission furent si pénibles que Mgr de Mazenod, la mort dans l'âme, délibéra, en 1850, il y a juste un siècle, de rappeler ses enfants, lorsque, cette année-là, l'un de ses missionnaires, Mgr Taché, qui n'avait que 27 ans, fut nommé Vicaire apostolique de la Baie d'Hudson. Cette nomination lui parut un appel de la Providence. Il maintint ses missionnaires sur place. Mgr Taché allait donner à la mission un essor extraordinaire. « Ce génial évêque, dit le P. Nadeau, peut être considéré comme un nouvel Abraham, car il est vraiment le père d'un grand peuple. » Il obtint tant de succès qu'en 1857, Rome lui accordait un coadjuteur, en la personne de Mgr Grandin, qui, lui, était un « saint » authentique, autant qu'il est permis de le dire avant le jugement de l'Eglise. Les Oblats ne cessèrent de développer leurs missions, parmi les Indiens et parmi les colons. Comme le dit notre auteur, « la Providence en a fait surtout « les empereurs du Nord », les apôtres des solitudes et du grand silence blanc. »

Du Pacifique à l'Atlantique, les Indiens et les Esquimaux du nord du Canada dépendent presque exclusivement du ministère des Oblats. Il s'y trouve à l'heure actuelle, 400 missionnaires environ, pour 100.000 Indiens ou Esquimaux et environ 30.000 colons. Si les chiffres de convertis sont ici moins « spectaculaires » que ceux que nous avons relevés plus haut en Afrique, il n'en reste pas moins que les missions du grand nord comptent parmi les plus glorieuses de notre temps. Au surplus, les Oblats ont aussi leur mission, à Ceylan, au Basutoland, en plein Sud-africain, et ils participent aux grandes missions d'Afrique, avec le même élan que les autres missionnaires du continent noir. Les Oblats ont à leur tête, de nos jours, un fils du Canada, le R. P. Leo Deschâtelets, et ce n'est pas avec lui que l'ardeur de la Congrégation fléchira.

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

1. Mgr Gabriel MARTIN. — **La petite voie d'enfance spirituelle d'après la vie et les ecrits de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.** — In-12 de 156 p. — En vente chez les Missionnaires de Ste-Thérèse, Bassac (Charente), 1950.
2. S. de NAVANTES. — **L'imitation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.** — In-12 de 296 p., 450 fr. — Dillen, Issoudun (Indre), 4e édit., 1950.

1. — L'ouvrage de Mgr Martin se place parmi les quatre ou cinq meilleurs qui aient été publiés sur la doctrine et l'esprit de l' « enfance spirituelle » recommandés par la Sainte de Lisieux. Il parut en 1923 ; 90.000 exemplaires en langue française, des traductions en 15 langues ont consacré son succès. Cette nouvelle édition n'apporte pas de changement à celle de 1929 ni à celles qui ont suivi.

L'auteur est mort en 1949. Il avait fondé trois familles religieuses : la congrégation des Missionnaires de la Plaine et de Ste Thérèse, à Luçon en 1928 ; celle des Oblates de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus à Lisieux en 1933 ; celle des Missionnaires de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus à Bassac (Charente) en 1947, à l'âge de 75 ans. Dans le présent ouvrage, il montre comment l'enfance spirituelle est fondée sur l'Evangile, explique quels en sont les éléments : au point de départ, sentiment de sa propre faiblesse et pauvreté, accompagné de confiance en Dieu ; au centre, l'amour pratique à l'égard d'un Dieu très miséricordieux ; comme conséquences : l'abandon, le zèle, la simplicité, la dévotion filiale envers Marie. Ce plan vaut surtout par son exécution : sûreté doctrinale, finesse psychologique et, plus encore, sens surnaturel.

2. — Simone de Navantés (elle a pris la particule depuis la première édition en 1929 ; ce qui n'a pas d'importance quand il s'agit d'un pseudonyme) est une belge qui a consacré, nous dit-on, « les prémices de son jeune talent » à écrire une série de quatorze méditations sur la vie et la doctrine de sainte Thérèse. Malgré ses défauts de composition et de style, signalés dans l'*Ami* (1927, couv. p. 214 et 1929, p. 748), l'ouvrage est parvenu à sa 4e édition. Bien qu'il invite à l'oraison par les « applications pratiques » qui terminent chaque chapitre, on l'utilisera plutôt en lecture spirituelle ; son efficacité lui viendra presque uniquement des nombreuses citations thérésiennes qui y sont rassemblées.

Chan. L. CRISTIANI. — **Mère Marie Sainte-Cécile de Rome.** — In-12 de 272 p., 350 fr. (franco, 380 f.) — Chez l'auteur, Crépieux-La-Pape (Ain), C.c.p. Lyon, 2200.86 ; et aux Bureaux de « L'Evangile dans la vie », 18, rue d'Armaillé, Paris-XVIIe, C.c.p. Paris, 316.56.

En présentant la 1re édition de l'autobiographie de Mère Marie Sainte-Cécile de Rome, l'*Ami* (1936, p. 77-78) souhaitait « une édition abrégée qui dégagerait les lignes essentielles de la conduite de Dieu amenant cette âme à la sainteté par des voies personnelles. » La présente biographie réalise parfaitement ce souhait.

Rappelons que, née à Québec en 1897, Dina Bélanger reçut une éducation soignée, cultiva avec succès la musique de piano, entra au couvent de « Jésus-Marie » à Sillery, près de Québec, en 1921, et y mourut. Presque toute sa vie religieuse se passa à l'infirmerie, où